Peut-on prévoir l'imprévisible ?

L'encadrement philosophique des récits de voyage et les Voyages en Hongrie au tournant des XVIII^{e}-XIX^{e} siècles

Géza SZÁSZ

Université de Szeged

Résumé : Des textes philosophiques du XVIII^{e} siècle insistent sur l'importance des voyages dans la connaissance du monde, sur la nécessité d'organiser l'observation et l'écriture, afin de minimiser l'imprévisible. Or, le récit de voyage serait incomplet sans l'évocation des éléments fortuits. Basé sur une typologie de l'imprévisible et sur l'analyse des Voyages en Hongrie, l'article propose de prendre en compte les modalités de la présence de l'imprévisible, et souligne l'arbitraire de l'auteur dans leur présentation.

Mots-clés : méthodes de voyage, récit de voyage, France, Hongrie, XVIII^{e}-XIX^{e} siècles

Abstract: Eighteenth-century texts stress the importance of travel in knowing the world and the need to organize observation and writing, and to minimize the unpredictable. However, the travelogue would be incomplete without mentioning the fortuitous elements. Based on a typology of the unforeseeable and the analysis of Travels in Hungary, the paper enumerates the modalities of the presence of the unexpected, and underlines the arbitrariness of the author in their presentation.

Keywords: travel methods, travelogue, France, Hungary, 18th-19th centuries

Introduction

Tout prévoir lors de l'organisation d'un voyage se révèle, de toute évidence, une tâche impossible. Si, avant le départ, une trajectoire peut être définie dans ses grandes lignes, son exécution confronte inévitablement le voyageur aux réalités du terrain. L'imprévisible, qu'il soit le fait des hommes ou de la nature (rencontres, accidents, catastrophes naturelles…) fait partie de l'essence même du voyage. Ce fait se confirme aussi dans les récits de voyage où le relateur, du moins en principe, tend à rapporter tout événement survenu lors du voyage et toute circonstance influençant ou modifiant son exécution. Pour le lecteur moyen, l'imprévisible contribue au sentiment de par-

ticiper à l'aventure du voyage (et le voyage était, avant la deuxième moitié du XIX^e^ siècle, une véritable aventure !), permettant ainsi une évasion du quotidien, donc le divertissement.

Néanmoins, à partir des années 1770, quelques auteurs français tendent à faire abstraction des conditions physiques du voyage pour proposer une représentation plus philosophique voire documentaire du pays parcouru. Mettant en avant le caractère didactique et informatif du récit de voyage, ces efforts aboutissent à la naissance de plusieurs textes théoriques appelés aussi *méthodes de voyage*, qui visent un encadrement poussé de l'exécution du voyage et de l'écriture du récit.

Dans la présente étude, nous évoquerons dans un premier temps les principaux textes théoriques et leurs caractéristiques (conseils, questionnaires, règles). À partir d'un corpus composé de *Voyages en Hongrie* au début du XIX^e^ siècle, nous examinerons dans un deuxième temps, la conformité du voyage avec les objectifs formulés par les auteurs des méthodes de voyage et les formes de l'imprévisible dans les récits de voyage.

1 La naissance des méthodes de voyage

Si le XVIII^e^ siècle est l'âge d'or des récits de voyage, avec la publication de plus de 3450 titres rien qu'en France et en Angleterre (Gelléri 2016 : 2), il a aussi vu des critiques de plus en plus acerbes formulées à l'égard du récit de voyage, ce dernier étant réputé réunir emprunts, exagérations et même purs mensonges. Si cette critique ne constitue pas en elle-même une nouveauté, l'importance des efforts intellectuels déployés pour la combattre (et pour redorer le blason du récit de voyage) est considérable. Le principal résultat de cette nouvelle approche du récit de voyage sera la naissance des méthodes de voyage, qui, par souci d'authenticité, essaient de réglementer l'exécution du voyage et, autant que possible, sa narration, quitte à en faire un document de voyage au détriment du plaisir de la lecture (Szász 2005 : 18-31).

Certes, d'autres facteurs ou motifs entrent aussi en jeu. Ils relèvent du contexte particulier de l'époque. Le récit de voyage étant alors considéré comme instrument de connaissance pour les particuliers et même pour le gouvernement, son contenu devait satisfaire des besoins et des usages spécifiques, relevant tous d'une interprétation utilitaire. Qu'il nous soit permis d'illustrer cet objectif par deux exemples.

Le premier est relatif aux fins didactiques. Dans l'*Encyclopédie*, l'article le plus long consacré au voyage comporte la mention « Éducation ». Ce n'est certes pas encore une méthode de voyage, mais son auteur, le chevalier de Jaucourt résume les traits caractéristiques et l'histoire du voyage, et disserte sur son rôle dans l'éducation des jeunes gens :

> Les voyages étendent l'esprit, l'élèvent, l'enrichissent de connaissances, et le guérissent des préjugés nationaux. C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres, et par le rapport d'autrui ; il faut soi-même juger des hommes, des lieux, des objets.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

> Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages, est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures et leur commerce.
>
> Ces sortes d'observations faites avec intelligence et exactement recueillies de père en fils, fournissent les plus grandes lumières sur le fort et le faible des peuples, les changements en bien ou en mal qui sont arrivés dans le même pays au bout d'une génération, par le commerce, par les lois, par la guerre, par la paix, par les richesses, par la pauvreté, ou par de nouveaux gouverneurs. (Jaucourt 1765 : 477)

Le deuxième exemple, témoignant d'une exploitation nettement politique, date de 1797. Dans un discours à l'Institut, le « citoyen Talleyrand », qui sera bientôt ministre des Affaires Étrangères du Directoire, recommande la lecture de récits de voyage aux décideurs politiques, notamment en matière de colonisation :

> C'est d'ailleurs aux hommes qui ont le plus et le mieux voyagé, à ceux qui ont porté dans leurs recherches cet amour éclairé et infatiguable de leur pays ; c'est à notre Bougainville, qui a eu la gloire de découvrir ce qu'il a été encore glorieux pour les plus illustres navigateurs de l'Angleterre de parcourir après lui ; c'est à Fleurieu, qui a si parfaitement observé tout ce qu'il a vu, et si bien éclairé du jour d'une savante critique les observations des autres ; c'est à de tels hommes à dire au gouvernement, lorsqu'ils seront interrogés par lui, quels sont les lieux où une terre neuve, un climat facilement salubre, un sol fécond et des rapports marqués par la nature, appellent notre industrie et nous promettent de riches avantages pour le jour du moins où nous saurons n'y porter que des lumières et du travail. (Talleyrand 1797 : 300)

Si ces deux citations n'expliquent pas tout, elles montrent que le voyage et sa mise en récit se trouvaient alors au cœur des préoccupations didactiques et politiques. Elles soutiennent aussi cette rigueur de la présentation tant souhaitée par les auteurs des méthodes de voyage.

Par la suite, nous essayons de résumer les traits les plus importants de celles-ci.

2 Tout prévoir

La première, la plus connue et, peut-être, la plus importante des méthodes est esquissée par Diderot dans son *Voyage en Hollande*. Dans le *Préliminaire* de l'ouvrage, l'auteur propose une méthode pour bien observer en voyage. Désormais le voyageur, au lieu de se fier à son esprit d'observation (donc à sa subjectivité), devra préparer des questions à poser à des autochtones, en fonction de leurs domaines d'activité (médecin, commerçant, administrateur…). Cela suppose la formulation d'un plan et une rédaction systématique. Tout devrait alors devenir prévisible, et les accidents du voyage ne figureraient plus dans le récit. Il n'est plus question de rallonger un séjour

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

dans le pays pour s'exposer à la fortune du voyage. Le rôle du hasard peut aussi être minimisé si le voyageur part, muni de connaissances obtenues, entre autres, au cours d'un voyage dans son propre pays (Diderot 2004 : 45-48 ; Wolfzettel 1996 : 266-276).

Si dans le cas de la méthode de Diderot, le souci de tout prévoir n'est présent que de manière indirecte, il occupe une place centrale dans celle élaborée par le naturaliste Horace Bénédict de Saussure (1740-1799).

Également dans un *Discours préliminaire*, préfaçant les *Voyages dans les Alpes*, on retrouve les principes ou conseils dont devraient se servir tous ceux qui veulent suivre l'exemple du système et du discours offerts par la méthode. Les principes énoncés se nourrissent de l'expérience personnelle de l'auteur. Saussure explicite le critère de tout prévoir comme la véritable garantie du succès du voyage :

> Une précaution que j'ai employée et qui, à ce que je crois, m'a été d'une grande utilité, c'est de préparer à l'avance pour chaque voyage, un agenda systématique et détaillé des recherches auxquelles ce voyage était destiné. Comme le géologue observe et étudie, pour l'ordinaire en voyageant, la moindre distraction lui dérobe, et peut-être pour toujours, un objet intéressant. Même sans distraction, les objets de son étude sont si variés et si nombreux, qu'il est facile d'en omettre quelqu'un ; souvent une observation qui paraît importante s'empare de toute l'attention, et fait oublier les autres ; d'autres fois le mauvais temps décourage, la fatigue ôte la présence d'esprit, et les négligences qui sont les effets de toutes ces causes, laissent après elles des regrets très vifs, et forcent même souvent à retourner en arrière : au lieu que si l'on jette de temps en temps un coup d'œil sur un agenda, on retrace à son esprit toutes les recherches dont il doit s'occuper. Mon agenda, borné d'abord, s'est étendu et perfectionné dans la proportion des idées que j'ai acquises. (Saussure 1998 : 31-32)

Pourtant, les conseils de Saussure ne représentent pas l'aboutissement des efforts de tout prévoir. Celui-ci est incarné par les *Questions de statistique à l'usage des voyageurs* de Constantin-François Volney. Véritable chef-d'œuvre de la méthode et du discours statistique, il est présenté en 1795. À sa lecture, il semble que le hasard était *a priori* exclu. Élaborées sur ordre du gouvernement, les 135 questions de Volney sont divisées en deux sections *(« État politique du pays »* et *« État politique »*) et regroupées dans des chapitres appelés cette fois *« articles »* (Volney 1989 : 669-679).

Quels sont les problèmes ou caractéristiques auxquels le voyageur doit, selon Volney, s'intéresser ? Tout constitue en effet un objet d'étude. Ainsi, dans l'article *« Population »*, à côté des questions plus « démographiques » (nombre, densité et répartition de la population), nous en trouvons bien d'autres qui tendent déjà vers une description sociologique voire psychologique (Volney 1989 : 673).

Le constat est clair : en vertu de la méthode de Volney, le récit de voyage, jadis recueil de curiosités et présentant le vécu viatique – incluant le hasard –, sera désormais un simple tableau statistique du pays parcouru.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

Si les méthodes évoquées ci-dessus étaient élaborées avec une orientation nettement européenne, celle que le baron Joseph-Marie de Gérando remet à l'extrême fin du XVIII[e] siècle, relève à la fois de la connaissance de l'étranger extra-européen et de l'histoire universelle de l'homme.

Membre de la Société des Observateurs de l'Homme, De Gérando a élaboré son texte pour servir de méthode « aux savants » de l'expédition Baudin, commencée en 1800 et dirigée vers l'Australie et les îles environnantes ainsi qu'au *« citoyen Levaillant »* préparant un voyage en Afrique :

> Ces Considérations sont adressées au capitaine Baudin, correspondant de la Société [des Observateurs de l'Homme], prêt à partir pour son expédition de découvertes, et aux divers observateurs qui l'accompagnent ; elles sont adressées aussi au citoyen Levaillant, qui va tenter un troisième voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Comme il est possible que les uns et les autres aient occasion de rencontrer des peuples qui appartiennent à des degrés très différents de civilisation ou de barbarie, on a cru qu'il fallait prévoir toutes les hypothèses, et généraliser tellement ces Considérations, qu'elles pussent s'appliquer à toutes les nations qui diffèrent, par leurs formes morales et politiques, des nations de l'Europe. L'on s'est surtout attaché à présenter un cadre complet qui pût réunir tous les points de vue sous lesquels ces nations peuvent être envisagées par le philosophe. On n'a pas pensé qu'il fallût supprimer certaines questions simples et faciles à prévoir, mais qui étaient nécessaires à l'intégrité de l'ensemble. (De Gérando 1978 : 128)

Cet encadrement, à quoi sert-il en insistant sur l'idée de tout prévoir ? L'objectif nous paraît clair : le récit de voyage devait servir d'instrument à l'étude complète des civilisations.

Se pose alors la question de savoir si ces efforts de tout prévoir avaient réellement changé la nature du récit de voyage. La réponse doit être, en partie, affirmative. Beaucoup d'auteurs tendent, consciemment ou inconsciemment, à organiser le récit de sorte que l'aventure cède souvent la place à une réflexion sur le pays portant la marque de mémoires. L'imprévisible ne disparaît pourtant pas, et mérite d'être étudié même dans le cas des récits postérieurs aux méthodes de voyage.

Comment et dans quelles situations le voyageur doit-il faire face à l'imprévisible ? Ou autrement : comment le prévisible et l'imprévisible alternent-ils pendant le voyage ? Et quelles sont leurs expressions dans le récit ?

L'étude des textes nous a permis d'établir des catégories de l'imprévisible. En principe, l'imprévisible apparaît dans quatre domaines :

1) l'exécution du voyage dans l'espace, c'est-à-dire l'itinéraire ;
2) les catastrophes naturelles et les fléaux, ou, dans un sens plus large, tout accident exerçant un impact négatif sur le déroulement du voyage ou sur la sécurité du

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

voyageur, en le fragilisant ou le mettant tout simplement de mauvaise humeur (accident de la route, attaque de brigands, décès de compagnons, maladie du voyageur, réception de mauvaises nouvelles de son pays ou des territoires à traverser…) ;

3) certains types de rencontres ;

4) celle de l'imprévisible dans l'observation. L'imprévisible est alors celui qui choque, frappe, étonne ou, pour le pire, retient l'attention du voyageur. Dans ce cas, des éléments culturels « curieux » ou « particuliers » peuvent aussi être qualifiés d'« imprévisibles ».

Dans ce qui suit, nous présenterons les différentes apparitions de l'imprévisible dans les récits des voyages en Hongrie au cours de la décennie 1830-1840.

3 L'imprévisible dans les *Voyages en Hongrie*

Notons d'emblée que la représentation de l'imprévisible et de ses conséquences dans les récits n'est pas évidente. Dans les textes rédigés, en général, après la fin du voyage, l'auteur peut supprimer tout élément susceptible de compromettre l'efficacité de l'observation ou d'enlever du poids à sa pensée. Cela vaut principalement pour les récits sous la forme de mémoires sur le pays, dans lesquels l'élément philosophique l'emporte sur l'aventure. Ainsi fit le premier et le plus illustre des voyageurs étudiés, le maréchal Marmont. Si la date de son premier voyage en Hongrie (1831) coïncide avec la propagation du choléra dans le pays (Kecskeméti 2011 : 84), le récit ignore entièrement le fléau, et tout semble se passer tranquillement (Marmont 1837 : 29-55). En ce qui concerne le deuxième voyage (1834), le rôle du hasard est minimisé sinon exclu : toutes les étapes, toutes les rencontres sont minutieusement préparées et se déroulent comme prévu. La seule exception est relatée d'un ton neutre. Il s'agit d'une visite chez l'archiduc palatin (l'équivalent d'un vice-roi), qui échoue pour une raison très simple : le palatin venait de partir de Buda. Cette rencontre manquée n'exerce pas d'influence majeure sur l'organisation du récit ; la description de l'entrevue est remplacée par un éloge du personnage. À peine un sentiment de regret est-il effleuré :

> L'archiduc palatin, que j'avais connu à mon premier voyage, n'était pas à Bude, et j'éprouvai du regret. C'est un homme de mérite supérieur, dont la conversation est du plus grand intérêt, et qui remplit avec une rare habileté, avec un aplomb et une autorité admirables, la difficile mission de présider la diète à Presbourg. Il parle avec grâce, et l'on assure qu'il est aussi éloquent en latin que dans différentes langues vivantes. Aucun président de nos chambres législatives, aucun président au parlement, n'a mieux que lui contenu une assemblée et dirigé une discussion, en lui laissant une plus grande liberté. Il jouirait d'une grande réputation s'il était simple particulier ; on doit l'admirer davantage encore, puisque élevé au milieu des jouissances et des honneurs des cours, il s'est formé par le travail, et rendu capable de remplir avec éclat les hautes fonctions qui lui sont confiées. (Marmont 1837 : 28-29)

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

Pour le voyageur se rendant dans un pays déjà exploré, choisir l'itinéraire paraît la tâche la plus facile. C'est du moins ce que suggèrent les récits qui constituent notre corpus. Ainsi, dans le cas de récits relatant des voyages en Hongrie, la question n'est évoquée qu'une seule fois, lorsque l'expédition du comte de Démidoff, dandy parisien d'origine russe, arrivée à Vienne en 1837, doit délibérer. Son chef n'avait pas d'itinéraire précis pour traverser l'Europe centrale. Si cette conduite manque, du moins en apparence, au principe de tout organiser avant le départ, le texte nous révèle qu'il s'agissait plus de précaution que d'imprévoyance : il fallait venir jusqu'à la capitale autrichienne pour obtenir des renseignements fiables sur les possibilités de continuer le chemin jusqu'à la mer Noire. C'est donc la volonté de tout prévoir qui retarde la décision, ce qui amalgame prévisible et imprévisible :

> En arrivant à Vienne, je n'avais encore pris aucune détermination sur la route que mes voyageurs et moi nous devions suivre. Il s'agissait désormais de traverser des pays peu fréquentés d'ordinaire, et dans lesquels nos observations devaient acquérir l'intérêt piquant de la nouveauté. J'avais […] à choisir entre deux routes : la navigation du Danube, de Vienne jusqu'à Galatz, et la mer Noire ; et la voie de terre qui remonte vers le nord […]. Après avoir recueilli à Vienne quelques avis prudents, je me déterminai pour le premier de ces deux partis. (Démidoff 1840 : 41-42)

Le texte de Démidoff est peut-être le seul à contenir toutes les catégories définies de l'imprévisible. Si aucune maladie contagieuse ne se déclare parmi les membres de l'expédition, un autre fléau, peut-être moins dangereux, mais susceptible de les mettre de très mauvaise humeur, les attaque à Mohács. Ayant visité la ville alors que la décrue du Danube est encore récente, les voyageurs sont surpris le soir par des grenouilles :

> La nuit nous força à faire retraite vers le *François I^er^* [nom du bateau à vapeur] et, avec la nuit, Mohacs se remplissait d'un nombre prodigieux de ces hôtes dégoûtants que le Danube a abandonnés dans les rues humides, et qui, sautant et coassant de toutes parts, poursuivent jusque dans leurs maisons les passants attardés. (Démidoff 1840 : 85-86)

L'observation la plus choquante est également faite à Mohács : lors du débarquement, le voyageur découvre avec stupéfaction qu'au port de la ville des femmes travaillent à la place des hommes. Il est aussi frappé par l'aspect extérieur des pauvres créatures :

> À peine la planche de communication était-elle assurée, qu'une quantité de femmes, vieilles et jeunes, misérables et demi-nues, encombraient le pont du *François I^er^*. C'est aux femmes que sont dévolues, à Mohacs, les fonctions viriles de portefaix ; le chargement de charbon nécessaire pour la seconde journée fut bientôt voituré à bord par cent brouettes, qu'elles menaient avec la plus bruyante activité. Ces malheureuses, dans leur costume très-sommaire et par trop écourté, ne laissaient pas que d'offrir un caractère original dans leur tournure singulièrement décidée. Les hommes, qui

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

> restaient spectateurs tranquilles de la rude corvée réservée aux femmes, portent le même ajustement large et aisé, et le même chapeau dont nous avons déjà parlé. (Démidoff 1840 : 83)

En règle générale, dans un récit de voyage, les rencontres constituent le plus d'éléments imprévisibles. Cependant, certains types des rencontres relèvent plutôt du prévisible. Ainsi, les rencontres minutieusement préparées comme celles du maréchal Marmont prennent plutôt la forme d'échanges courtois entre personnages illustres (Szász 2005 : 121-122). Les rencontres fortuites sans communication, bien qu'elles fassent irruption dans le récit et créent une sorte de suspens, n'aboutissent pas à l'enrichissement du récit en informations, sinon sur l'aspect extérieur et sur le comportement des personnes rencontrées. En cela, elles confirment des préjugés, au lieu de les détruire. On peut citer ici le « choc culturel » éprouvé par le jeune Édouard Thouvenel en 1838, à Pest, à la vue des paysans hongrois venus pour le jour du marché :

> Déjà le mouvement [du quai de Pest] étonne le voyageur habitué au silence des villes allemandes ; c'est là que les paysans viennent apporter leurs denrées, les produits de leurs champs et de leurs troupeaux. Ils ont conservé le costume national, je n'ose pas dire dans sa pureté, l'expression serait risible, mais dans toute sa barbarie et toute sa saleté primitives. A les voir couchés sur la paille, au milieu de leurs petits chevaux et de leurs légères charrettes, on peut se croire tombé dans une horde de sauvages. Dix siècles ont passé sur ce peuple sans effacer son caractère. Le Magyar d'aujourd'hui est le digne fils du barbare d'autrefois ; comme son père, il a une physionomie dure, mais pleine d'expression ; il unit la force nerveuse à une grande insensibilité physique ; comme son père, il porte une chevelure longue et huileuse, et n'a pour costume qu'une veste de cuir enduite de graisse (ce qui, pour lui, remplace souvent la chemise), de larges pantalons et une peau de mouton presque séculaire. La présence de cette race à part, au milieu d'une ville civilisée, ce souvenir du IV^e^ siècle encore vivant au XIX^e^ forment un spectacle auquel les yeux et l'esprit s'habituent difficilement. (Thouvenel 1840 : 38-39)

Relatant un voyage réalisé une année avant Thouvenel, le récit du comte de Démidoff fourmille aussi de rencontres parmi lesquelles des rencontres imprévisibles. Voilà ce qui se produit lorsque les compagnons du comte improvisent une promenade dans la ville de Pozsony[1], et finissent par tomber sur un officier francophone. Ce dernier se met aussitôt à leur raconter sa destinée (Démidoff 1840 : 61-64).

Dernier voyageur important venu en Hongrie avant les révolutions de 1848 (Köpeczi 1995 : 34-35 ; Szász 2005 : 64-65), Xavier Marmier multiplie les rencontres fortuites avec communication, ce qui l'amène parfois à modifier l'organisation de son trajet, et enrichit le récit en informations et en aventures personnelles. La plus importante de

[1] La ville de Pozsony (*Presbourg* dans les récits), aujourd'hui Bratislava, en Slovaquie, fut la capitale politique du Royaume de Hongrie du milieu du XVI^e^ siècle à 1848.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

ces rencontres réalisées en septembre 1845 est peut-être celle qui se fait à Esztergom (*Gran* dans le texte), où l'auteur arrive en bateau à vapeur. Lors du débarquement, Marmier s'entretient avec un jeune prêtre, et cette rencontre débouche sur une autre, véritable aubaine pour le Français : une réception chez l'archevêque-primat. Qui plus est, la visite de la cathédrale en construction lui est permise, d'où une présentation détaillée de l'édifice. Il semble que le voyageur a accepté d'avance que l'imprévisible fasse partie de son voyage :

> Pendant que j'étais dans les districts de l'ancienne Panonia [sic], je ne pouvais me dispenser d'aller voir Gran, l'une des villes les plus notables de la contrée. Je ne connaissais là personne, mais je connaissais déjà assez l'affabilité hongroise pour être sûr que, sans aucune lettre de recommandation, je trouverais à Gran un guide et les renseignements dont j'avais besoin. En quittant le bateau à vapeur, je rencontre un jeune prêtre d'une aimable et intelligente physionomie, et le prie de vouloir bien m'indiquer un hôtel. « Vous êtes étranger, me répond-il, l'hôtel est assez loin d'ici ; peut-être auriez-vous de la peine à le trouver, permettez-moi de vous y conduire. » J'accepte avec joie cette offre bienveillante et nous partons.
>
> Chemin faisant, je parle à mon conducteur de la cathédrale dont je vois s'élever devant moi le gigantesque échafaudage, et du désir que j'aurais d'y entrer. « Je vous y mènerai moi-même, dit-il, et je serai heureux de vous montrer cet édifice dont la construction intéresse si vivement toute la contrée. » […]
>
> Pendant près de deux heures, mon excellent guide n'avait fait que me conduire d'étage en étage jusqu'au sommet de la coupole de la cathédrale […]. Au moment où nous devions nous quitter, lui, pour rentrer dans sa demeure, et moi à mon hôtel, il me demanda avec toute sorte de ménagements, comme un homme qui craint de commettre une indiscrétion, si je voudrais bien lui donner mon nom. Je lui remis ma carte, il me remit la sienne […].
>
> Au sortir de la messe, il me proposa de me présenter au prince primat […]. Je n'avais garde de refuser une telle offre. […] M. Lipovniczky […] m'introduisit dans un salon où un beau vieillard, à la physionomie noble et douce, à l'attitude majestueuse, se leva à mon approche, vint au-devant de moi, engagea lui-même la conversation en français […]. Puis […] il se mit à parler de la France, il lisait l'*Univers* […]. (Marmier 1846 : 111-118)

Conclusion

Au cours de la deuxième moitié du XVIII^{e} siècle, des auteurs des méthodes de voyage ont tenté d'assurer un encadrement philosophique à l'organisation du voyage, de l'observation et de l'écriture. Si cela contribuait sans doute à mettre en avant le caractère documentaire du récit de voyage, l'aventure, c'est-à-dire l'imprévisible ne devait pas disparaître entièrement. Néammoins, sa représentation dans le récit obéissait à une règle particulière : l'arbitraire de l'auteur. Une revue, aussi rapide qu'elle soit,

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574

des textes des voyageurs d'expression française venus en Hongrie pendant les années 1830-1840 nous révèle la toute-puissance de l'arbitraire de l'auteur. L'imprévisible apparaît quand l'auteur le veut ; son apparition permet d'alléger le récit ou le diversifier. L'usage varie d'un maréchal Marmont rapportant un trajet pendant lequel « il n'arrive rien », à Xavier Marmier qui, en cultivant notamment les rencontres fortuites, part littéralement « à la recherche de l'imprévisible ».

Bibliographie

De Gérando, Joseph-Marie (1978), « Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages », *in* Copans, Jean ; Janin, Jean (dir.), *Aux origigines de l'anthropologie française. Les Mémoires de la Société des Observateurs de l'Homme en l'an VIII*, Sycomore, Paris, p. 127-169.

Démidoff, Anatole de, *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie, et la Moldavie exécuté en 1837*, E. Bourdin, Paris, 1840.

Diderot, Denis (2004), « Voyage en Hollande : Préliminaire », *in* Kahn, Didier ; Lorenceau, Annette ; Booy, Jean Th. de ; Strien-Chardonneau, Madeleine van (dir.), *Œuvres complètes*, t. XXIV, Hermann, Paris, p. 45-48.

Gelléri, Gábor, *Philosophies du voyage : Visiter l'Angleterre aux XVII^e^-XVIII^e^ siècles*, Voltaire Foundation, coll. « Oxford University Studies in the Enlightenment », 2016.

Jaucourt, chevalier de (1765), « Voyage (Éducation) », *in* d'Alembert, Jean Le Rond ; Diderot, Denis (dir.), *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. XVII, Chez Samuel Faulche, Neufchastel, p. 476-477.

Kecskeméti, Károly, *La Hongrie des Habsbourg, Tome II : de 1790 à 1914*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2011.

Köpeczi, Béla (1996), « Les voyageurs français en Hongrie à l'Ère des Réformes », *in* Rohr, Jean ; Vígh, Árpád (dir.), *L'image de la Hongrie en France 2 : Guides et récits de voyage*, Institut Hongrois de Paris, 1996, p. 27-36.

Marmier, Xavier, *Du Rhin au Nil*, t. I, A. Bertrand, Paris, 1846.

Marmont, Auguste-Frédéric-Louis Wiesse de, *Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie, en Transylvanie, dans la Russie méridionale, en Crimée, et sur les bords de la mer d'Azoff, à Constantinople, dans quelques parties de l'Asie-mineure, en Syrie, en Palestine et en Egypte*, t. I, Ladvocat, Paris, 1837.

Saussure, Horace-Bénédict de, *Voyages dans les Alpes : Discours préliminaire*, Minizoé, Genève, 1998.

Szász, Géza, *Le récit de voyage en France et les voyages en Hongrie (XVIII^e^-XIX^e^ siècles)*, JATEPress, Szeged, 2005.

Talleyrand-Périgord, Charles-Maurice de (1797), « Essai sur les avantages à retirer des colonies nouvelles dans les circonstaces présentes », *in* Talleyrand-Périgord, Charles-Maurice de, *Mémoires de morale et de politique*, Baudouin, Paris, p. 288-301.

Thouvenel, Edouard, *La Hongrie et la Valachie : Souvenirs de voyage et notices historiques*, A. Bertrand, Paris, 1840.

Volney, Constantin-François de, *Œuvres*, t. 1, Fayard, Paris, 1989.

Wolfzettel, Friedrich, *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII^e^ siècle*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris, 1996.

Published in : Sous la direction de Louise OUVRARD, Zsuzsa SIMONFFY, Márta KóBOR (dir.), *Le prévisible et l'imprévisible. Points de vue linguistiques, littéraires et didactiques*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004574, doi : 10.17184/eac.9782813004574